

Dactylos rock

Le rock et la littérature : un couple infernal. L'un gratte la guitare, l'autre le papier. Ils se jalourent, se fascinent. Parfois les groupies les séparent. Au programme : du bruit, de la fureur et du style.

La biographie officielle de Patrick Eudeline sent l'arnaque mythologique : leader punk « historique », chanteur et musicien « déjanté » du groupe Asphalt Jungle, rock critic « culte », « toxicomane », « initiateur, en France, de l'écriture trash ». Pourquoi vendre un revêtement défoncé quand on a affaire, c'est si rare, à un vivant incorrigible et conséquent ? Pourquoi parler de « trash » quand on sait depuis *Ce siècle aura la peau*, son premier roman, qu'Eudeline, loin de flotter sur la vulgarité, ne cherche qu'un peu d'or dans la mouise du temps ? Affublé d'un titre pogo, *Dansons sous les bombes*, son deuxième roman, l'invite plutôt chez Baudelaire que chez Desbordes-Valmore. Viré de chez sa copine, Julien, rescapé du rock français des seventies, tire la ligne, fait le compte, paie l'addition. Derrière les Ray-Ban mercurisées, en boots pur mython de chez Annelio, ce Swann électrique revient « du côté des émotions enfouies ». Que sont les enfants du rock devenus ? Beaucoup sont morts, pompés dans la lave des paradis artificiels. Les survivants squattent leur propre vie, alignant, la cinquantaine venue, « riffs de guitare à trois balles et solos élants ». Les traîtres se sont enterrés dans leur cave, recyclés dans l'œnologie bobo et le vin « comme substitut à la dope ». A Julien il ne reste que la passion de la « soul » et une rigueur pureté bidouilleuse. Alors autant se servir de la quinquaille du Web et du sampling pour tromper un « monde de camelots » et offrir un dernier bal chez les morts-vivants... On n'en dira pas plus, une nana est dans le coup. Il faut parler du style, de la hauteur, de la tenue d'Eudeline. Il agrafe la « fausse briété ramenarde » d'un restauro tendance comme le sabir cool des « cheffillons de boels ». Il peint le Marais « plombé dans un fernel dimanche chic ». Branché sur les femmes, il en fait le corps du temps, toutes et « ce trou au cerveau qui aspire et ploie ». Et il n'y a que lui pour comparer la rêvée d'une femme déchue à un « oiseau

mort et jamais bercé ». Agenouillé en lui-même, recueilli mais sanglant, Patrick Eudeline cherche toujours la voix, le son. Ecrire c'est, comme chanter, ne jamais se rendre.

Dopé de tout, dupe de rien

En contrepoint clanique à *Dansons sous les bombes*, Christian Eudeline (petit frère de Patrick) lâche *Nos années punk, 1972-1978*. Un enterrement de première classe avec photos et témoignages inédits. Groupe par groupe, il effeuille les orchidées du punk-rock français : Bijou, Dogs, Asphalt Jungle, Stinky Toys, Métal Urbain, Starshooter, Taxi Girl, etc. Ces beaux garçons se racontent. Les débuts, les concerts, les galères. Ces *Années punk* sont du bel ouvrage, affectueux, rigoureux, et l'auteur n'étudie pas le problème de base : on a beau vénérer les Stooges et les New York Dolls, « le rock et la langue de Trenet sont deux concepts qui se conjuguent mal ». A la question « Que sont les enfants du rock devenus ? », Eudeline livre des réponses non moins romanesques que son frère Patrick. Clode Panik, le chanteur de Métal Urbain, « a complètement disparu de la circulation, il serait VRP en province », tandis qu'André Asse, le batteur de Gazoline, « a écrit un guide pratique sur le chômage ».

Alain Pacadis, le chroniqueur des éléances rock, assassiné en 1986 par son petit ami, dort, lui, au Père-Lachaise. On réécrite *Un jeune homme chic*, son journal des années 76-77. En préface, Frédéric Beigbeder, le yaourt chevelu, nous refait le coup du livre culte. Pacadis vomissait les dévots. Ce qui lui plaisait, c'était d'être happé par le ventre de la nuit. Il jouait à l'arlequin triste au carnaval du Palace et au Jean Lorrain seventies dans les fortifs du punk. Il pouvait aussi se perdre dans le visage de Nico. Les pétulantes interviews people d'*Un jeune homme chic* ont vieilli, Joe Strummer et Iggy Pop s'en tirent mal. Le livre vaut pour ses inédits, les

textes de *Façade* et du *Palace Magazine* composent un manuel de savoir-mourir à l'usage des jeunes. Mais le meilleur de Pacadis restent ses chroniques « Nightclubbing » et ses interviews de chanteurs français parues dans *Libération*. Il les tapait, affalé sur un bureau squatté, entre deux tours jumelles de boîtes de Heineken, emmitoufflé dans la fripe de sa vie. Dopé de tout mais dupe de rien.

Changement de peinture et de décor avec l'anglais Nik Cohn. A 22 ans, en 1968, Cohn rédige l'imprononçable somme rock *Awopbopalobop Alopbamboom*, premier livre sérieux sur la question, avant de se retirer à la campagne pour écrire. En 1975, il se pose à New York. *Tommy*, l'opéra des Who, est inspiré de l'un de ses romans et la *Fièvre du samedi soir*, de l'une de ses nouvelles. Il écrit et voyage en musique (voir *Solfjas*, sur le rap de la Nouvelle-Orléans, et *Anarchie au Royaume-Uni*, sur l'Angleterre post Smiths). Pour la présente édition de *Je suis toujours le plus grand, dit Johnny Angelo*, Cohn a sélectionné des extraits du roman original paru quand il avait 21 ans. Sa décoction condense toute la mystique du rock, sa misère et sa grandeur, son âme sale et ses amours d'enfance, sa garde-robe et sa « démenace ». Johnny Angelo, qui finira dans une apocalypse de néons, est librement inspiré du chanteur texan P. J. Proby qui eut son heure de gloire dans les sixties. D'après Cohn, David Bowie dit avoir vampirisé Johnny Angelo, prototype du héros « glit-ter », pour composer *The Rise and Fall of Ziggy Stardust*. Bowie a dit beaucoup de choses. Cela lui a peut-être évité d'écrire un livre. Et de décevoir les fans, comme nous déçoit le grand Elliott Murphy avec un recueil de nouvelles à l'aspartame, *Café Notes*. On s'en remettra en réécoutant *Night Lights*. ■

JEAN-MARC PARISIS

Patrick Eudeline : *Dansons sous les bombes*, Grasset, 283 p., 18 €. **Christian Eudeline** : *Nos années punk, 1972-1978*, Denoël, 462 p., 30 € (EMI sort une compilation le 7 mai). **Alain Pacadis** : *Un jeune homme chic*, Denoël, 346 p., 20 €. **Nik Cohn** : *Je suis toujours le plus grand, dit Johnny Angelo* et *Solfjas*, traduits de l'anglais par Julia Dörner, Allia, 62 p., 52 p., 6,10 € chacun ; les éditions de l'Olivier rééditent *Anarchie au Royaume-Uni*, traduit par Elisabeth Peellaert, 393 p., 12 €. **Elliott Murphy** : *Café Notes*, traduit de l'américain par Robert Briatte, Hachette Littératures, 229 p., 18,30 €.